LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

L'étranger au pays de Camus

Par Kader Bakou

Je ne suis pas un imbécile moi, je suis douanier. Je n'aime pas les musulmans et les étrangers. Avant, ils venaient manger le pain des Français et aujourd'hui, ils viennent aussi pour les terroriser et les assassiner. Ces étrangers, surtout les basanés, ils méritent tous la déchéance de nationalité.

Quand je vois un Nord-Africain, un Arabe, un musulman, un étranger qui arrive, je me dis : il vient pour nous créer des problèmes, pas pour travailler. Alors, je fais tout mon possible pour l'empêcher de rentrer sur le territoire français.

J'aime pas les étrangers parce que moi je suis Français, et je suis fier d'être un pur Français. Mon nom à moi, c'est Koularkientensky du côté de ma mère et Piazzano-Venditti du côté de mon père. C'est pour vous dire si je suis Français !

Dans le village où j'habite, on a un étranger. Alors, quand on le voit passer, on dit : «Tiens, ça là, ça, c'est l'étranger, il est certainement dangereux, il faut le surveiller.» Quand sa femme passe, avec ses petits enfants, on dit : «Ça, ça là, ce sont des étrangers. Ils sont de plus en plus nombreux par la démographie.»

L'autre dimanche, dans mon village, au café, y a l'étranger qui a voulu me parler. J'ai daigné l'écouter, cet imbécile (il est étranger, forcément...).

Il m'a dit : «Ne pensez-vous pas qu'à notre époque, en 2016, c'est un peu ridicule de traiter certaines personnes d'étrangères ? Nous sommes tous égaux. Voilà ce que j'avais sur le cœur, je voulais vous dire ça, Monsieur le Douanier, vous qui êtes fonctionnaire et très important, vous qui avez le bouclier de la loi... Nous sommes tous égaux. On peut vous le prouver : quand un chirurgien opère un cœur humain, que ce soit au Cap, à Genève, à Washington, à Moscou, à Pékin ou à Alger, il s'y prend de la même manière : nous sommes tous égaux.»

Venir me déranger pour dire de pareilles inepties !!!

Lui, il a poursuivi : «Est-ce que vous connaissez une race où une mère aime davantage ou moins bien son enfant qu'une autre race ?»

Là, j'ai rien compris à ce qu'il a voulu dire et j'en ai conclu qu'il est bête. En effet, lorsque quelqu'un s'exprime et que l'on comprend pas ce qu'il dit, c'est qu'il est bête ! Et moi je peux pas être bête..., je suis douanier...

Je lui ai dit : «Vas-t-en, étranger !»

Il m'a répondu : «J'en ai ras-le-bol, moi. Votre pain, votre méfiance et votre France. Je rentre au bled, en Algérie. Je m'en vais !»

Il a pris sa femme, sa valise, ses enfants, ils sont montés sur un bateau, ils ont été loin, au-delà des mers, très loin !

Et depuis ce jour-là, dans notre village, on a peur de sortir la nuit.

L'étranger, il était policier !!!

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

*** Cette histoire est inspirée du *Douanier* de Fernand Reynaud.**

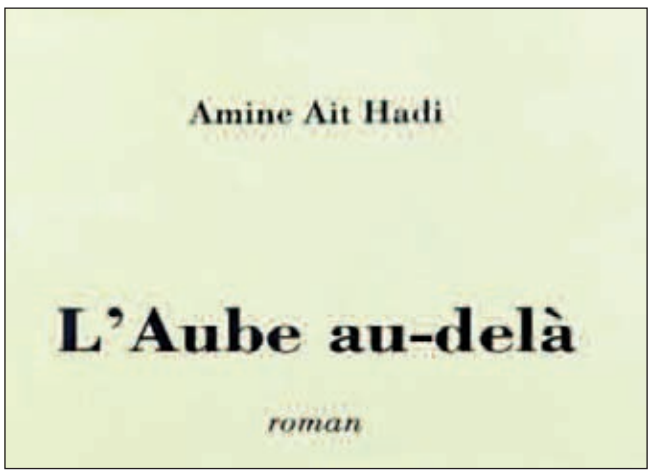
lesoirculture@lesoirdalgerie.com

EN LIBRAIRIE

L'AUBE AU-DELÀ DE AMINE AIT HADI

Amadouer l'horreur et oser la beauté

Sorti en octobre dernier chez les éditions Aden et lauréat du Prix Assia Djebar, le premier roman de Amine Alt Hadi L'aube au-delà est sans conteste l'événement littéraire de la rentrée.



Malgré une profusion malheureuse de fautes d'orthographe dues sans doute à une défaillance au niveau de la correction, *L'aube au-delà* ne tombe pas des mains, loin s'en faut ! Dès les premières lignes, un magnétisme presque malsain aimante le lecteur à ce livre tortueux et torturé qui nous replonge dans l'enfer des années 1990 sans jamais les nommer.

Construit comme un boléro de la douleur et de la démence, le roman est porté par le personnage de Meriem qui entre en scène avec fracas et nous annonce déjà la musique wagnérienne qui va nous accompagner tout au long des 151 pages du roman.

Difficile de résister au charme cabalistique de ce premier chapitre sanguinolent où elle assassine son père avec une extase quasi-mystique superbement décrite par l'auteur qui perfore la langue à la recherche de vocables et tournures capables d'à la fois sublimer et d'ancrer le récit dans la réalité la plus brute. Meriem est mosaïque de psychés ; femme dont on peine à dessiner les traits, elle est à la fois fauve et gibier, folle et lucide, fragile et glaciale…

Cette narratrice hallucinée va se dévoiler peu à peu après le long rituel qu'était le meurtre de son père : ce dernier, un barbu habité par un Dieu cruel, ne cessera de la martyriser devant le silence résigné de sa mère Leyla.

L'interminable calvaire nous sera conté avec des mots fébriles et des phrases en transe dont la décousure et le rythme saccadé peuvent dérouter, voire souvent agacer.

Il y a sans doute une certaine tendance à pousser le délire jusqu'au bout, à garder tel quel l'aspect larvaire des premiers jets et c'est là que résident en même temps la force et la fragilité du roman.

En effet, ce giclement torrentiel de mots parfois mal ponctués et comme entreposés pêle-mêle rappelle ce qu'il y a de plus vain dans l'écriture automatique et nuit considérablement au rythme de certaines pages ; mais il ne parvient que rarement à refroidir l'envie incompressible de poursuivre la lecture tant Amine Ait Hadi sait aussi relancer la danse et recréer sans cesse l'attrait quasi-maléfique de son écriture.

C'est incontestablement grâce au pouvoir magique de la métaphore et du non-dit que l'on reste accroché à ce texte comme s'il nous offrait à chaque instant ce langage précieux qui nous manquait tant pour comprendre enfin l'essence monstrueuse des années 1990.

Or, il n'est pas question ici de simplement revisiter le trauma en une espèce de catharsis banalement romancée mais il s'agit, au contraire, de remodeler l'Histoire sanglante du terrorisme à travers l'expérience intérieure et y puiser une sémantique inédite en totale rupture avec les lamentations et le ton démonstratif qui ont longtemps empesé la littérature liée à cette période.

Les trois chapitres du livre sont autant d'étapes essentialisées du voyage introspectif où la création rejoint l'horreur dans une espèce de chorégraphie démentielle qui s'achemine peu à peu vers une étrange harmonie.

L'assassinat orgiaque du père, le souvenir tourmenté de ses imprécations et le massacre barbare narré comme un cauchemar forment ainsi les trois versets d'une liturgie du Salut mais surtout d'une littérature courageuse tant elle aura pris tous les risques, enfreint toutes les règles de «bienséance» entre écrivain et lecteur et réussi au final l'exploit d'une œuvre majeure, un premier roman difficile à oublier…

Sarah H.

PATRIMOINE

Djamaâ El-Barani fermé pour travaux

Les travaux de confortement d'urgence de la vieille mosquée El-Barani dans La Casbah d'Alger ont commencé samedi, après l'effondrement partiel, jeudi en fin de journée, de sa toiture, a-t-on appris auprès de l'Office de gestion et d'exploitation des biens culturels (Ogebc). Cet effondrement qui a fait un seul blessé léger, jeudi avant la prière du Maghreb, a été causé, selon le directeur de l'Ogebc, par le «pourrissement» des rondins de bois soutenant la toiture, suite aux infiltrations des eaux de pluie. La mosquée restera fermée jusqu'à la fin des travaux. Classée au patrimoine national, la mosquée El Barani — qui est mitoyenne à la citadelle dans le périmètre du secteur sauvegardé de La Casbah d'Alger — n'a jamais bénéficié de travaux de restauration par des entreprises spécialisées.

Situé à l'extérieur de la muraille de la citadelle, Djamaâ El Barani a été construit à l'époque de la régence ottomane, en 1653, pour permettre aux fidèles étrangers à la citadelle d'accomplir la prière. En 1818, après l'installation du pouvoir politique à la citadelle, la mosquée a été agrandie pour abriter le tribunal de l'Agha. Aux premières années de la colonisation française, l'édifice a d'abord servi de caserne avant d'être transformé en église en 1839, puis rendu à sa vocation première. Djamaâ El Barani a été classé en 1887 par l'administration coloniale.

Photo : DR

Actucult

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE- BACHTARZI (ALGER)
Jeudi 7 janvier à 19h : L'AARC organise le spectacle de la troupe Cheikh Zain Mahmoud, chants populaires du Nil en partenariat avec le Théâtre national algérien et la Télévision algérienne (ENTV). Prix du billet : 500 DA.

BIBLIOTHÉQUE NATIONALE MAISON DE LA CULTURE MOHAMED-SERADJ DE SKIKDA :
Mardi 5 janvier 2016 : 13e Salon national du livre.

MUSÉE NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN D.-ROOSEVELT, ALGER)
Chaque jour : A l'occasion de l'année de la lumière de l'Unesco, exposition «Le Bardo en lumières. Le savoir-faire d'hier et le design d'aujourd'hui».

GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 14 janvier 2016 : Exposition collective de peinture, par les artistes Yacine Belferd, Nouredine Chegrane et Ahmed Stambouli.

GALERIE D'ARTS SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM,TÉLEMLY, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier 2016 : Exposition de peinture «Sirocco» de l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.

MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 11 février 2016 : 7e Festival international de l'art contemporain (Fiac). Avec la perticipation de Clémentine Carsberg (France), Patrick Altes (France), Patrick Maïssa (France), Francisco Javier Ruiz Carrasco (Espagne), Yannis Stefanakis (Gréce), Paul Alden Mvoutoukoulou (Congo), Gastineau Massamba Mbongo (Congo), les artistes algériens Fatiha Bouziane, Slimane Ould Mohand, Mohamed Skander, etc.